

Malentendu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 20

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EQUIPAGE DE LUXE

RENCORE un souvenir d'Ouchy, d'il y a cinquante ans. Toujours de l'époque où j'étais bien modeste commis dans une grande entreprise de camionnage, de voitures, de commerce de bois, gravier, sable, etc. Mes fonctions comprenaient en outre la direction des cochers et charretiers. A ce moment-là, l'hôtel Beau-Rivage — le Palace n'existait pas encore — était un excellent client pour les fiacres et les voitures de luxe, surtout pendant la belle saison. A toute heure, il fallait être prêt à fournir instantanément la voiture, ou même plusieurs, lorsque le tout puissant et peu patient concierge triplement galonné de Beau-Rivage passait son ordre bref qui n'admettait pas de discussion.

Ce fut précisément le cas, par une belle journée de juillet, un dimanche. Dès le matin, toutes les voitures à un ou deux chevaux avaient été réquisitionnées et tous les hommes qui savaient tenir des rênes devaient se tenir prêts à partir. Dès deux heures, il n'y avait plus un homme, plus de chevaux et plus de voitures disponibles.

Or, un peu avant quatre heures, la sonnerie du fil direct Hôtel—Bureau des voitures retentit; l'organe tonitruant de sa majesté le concierge fit presque sauter l'appareil :

— C'est vous, commis ? — D'ici dix minutes, un landau à deux chevaux, avec un cocher de toute confiance, pour mener un prince russe et la princesse au train de 4 h. et demie. Surtout, quelque chose de bien présenté et lestement. C'est compris, commis, hein ?

Forcément, c'était compris, mais de là à l'exécution il y avait un abîme. Exactement une marge d'une demi-heure pour trouver un landau, deux coursiers extra-fringants et piaffants, un cocher « à la coule » qui soit de nature à compléter le reste ! Or, je n'avais, à première vue, rien de tout cela. C'était la catastrophe, ma pauvre petite situation de commis à tout faire compromise, si je ne pouvais fournir à temps l'équipage de ce sacré couple princier, et russe par-dessus le marché. Qu'avait-il besoin de partir justement par ce train-là ?

Tout d'un coup, je me souvins qu'un charretier-manœuvre m'avait dit, une heure auparavant :

— Commis ! (Pour tout le monde, à Ouchy, j'étais le commis, tout court). — Commis ! Si vous avez besoin de quelqu'un, je suis sur mon lit, au dortoir des hommes.

A cet instant, j'entrevis le sauveur. Ce sauveur, ce pourrait bien être « Le Niolu », ainsi qu'on appelait ce pauvre diable. Humble manœuvre, auquel on confiait, quand il le fallait, un char de sable ou une caisse de gravier à livrer en ville. Homme un peu simple d'esprit, gros travailleur, fort comme un colporteur des halles et qui se serait fendu en quatre pour rendre service au « commis ».

Je fis un saut à la cour qui se trouve encore aujourd'hui derrière l'Hôtel d'Angleterre et j'appelai l'homme par son vrai nom :

— Descend vite ! Il y a une course à faire.

La perspective d'un petit gain imprévu fit que l'homme fut à mes côtés l'instant après.

— Grouille-toi ! Il faut, dans cinq minutes, un landau à deux chevaux devant Beau-Rivage pour conduire un prince à la gare. Il n'y a personne que toi, ici, en ce moment. Mais où prendre un landau ?

— Il y a celui de la « Princesse », dans la remise, mais c'est défendu de le sortir.

En effet, il y avait la calèche privée de la princesse de S.-W. — bien connue, en ce temps-là, des gens d'Ouchy et aussi des pauvres de par ailleurs. Une princesse authentique, ayant sa villa près la Croix d'Ouchy. Le landau était loué à l'année, et un cocher privé, Jean, devait se tenir à sa disposition, quand elle habitait Ouchy. A cette saison-là, elle était absente et Jean conduisait une autre voiture à deux chevaux, ce même dimanche. Donc, je pouvais disposer du landau. En trois mouvements on l'avait sorti de

sa remise. Mais les chevaux ? « Le Niolu » vint encore à mon secours :

— Y a mes deux « abeilles » qui sont au repos, à l'écurie, par ordre du contre-maître, depuis trois jours. On pourrait peut-être essayer de les prendre.

Par « mes abeilles », il entendait deux vieux chevaux de trait, que l'on attelait rarement et dont « Le Niolu » avait spécialement la garde.

— Allez, hardi ! Sors-les vite ! Un coup de brosse sur les sabots ! Les crins ne sont pas faits. Tant pis. Attrape les harnais de la princesse et attelle ! On n'a plus que cinq minutes. — Voilà la sonnerie. Le concierge réclame la voiture.

Puis, je regardais mon homme, en bras de chemise, en tenue plus que rudimentaire. Que faire ? En ouvrant le landau, pendant que les « abeilles » étaient harnachés, j'aperçois la grande livrée bleue, à boutons d'argent, du cocher Jean, ainsi que son cylindre de gala, posés sur les coussins. J'étais sauvé.

— Vite, enfûle-moi ça et monte sur le siège ! Mets le gibus ! Tiens, voilà un fouet ! Départ ! Et tâche d'arriver convenablement devant l'hôtel, en faisant la grande courbe pour te trouver prêt à repartir. Il te faudra faire trotter tes « abeilles », si tu veux arriver pour le train de 4 h. 30. Et ne démolis pas le portail de Beau-Rivage, en passant. Tu feras au moins deux francs de pourboire. En route !

Tout cela avait pris moins de temps qu'il ne faut aujourd'hui pour écrire et pour lire ce récit absolument authentique.

Drrrling ! Drrrling ! C'est le concierge qui m'attrappe au téléphone :

— Dites donc, commis ! Est-ce que vous vous f... de moi ? Passe encore le landau. Mais les chevaux ? Et le « Niolu » comme cocher ? Je n'ose pas lui confier le prince russe. Et c'est la dernière minute pour partir !

Comme je ne savais que répondre, je fermais l'appareil. A peine sorti de mon bureau, je vis passer sur la place d'Ouchy, en trombe, l'équipage du « Niolu » qui, raide comme un piquet sur son siège, le gibus un peu de « bizingue », harcelait à grands coups de fouet et par des « hue » énergiques ses deux « abeilles » qui n'avaient jamais mené un train d'enfer pareil.

Les habitants d'Ouchy, voyant « Le Niolu » transformé en cocher de luxe, n'en revenaient pas. Mais pour moi, l'essentiel fut que le couple princier russe allait arriver à destination à temps et que, pour ma tranquillité personnelle, une course de trente francs n'était pas perdue pour mes patrons.

J'ai su ensuite, par d'autres cochers, que mon équipage de fortune était arrivé au triple galop, à la dernière minute, à la gare et que le brave « Niolu » devait avoir fait un pourboire des plus satisfaisants, à en juger d'après le large sourire du brave cocher d'occasion.

Retré à Ouchy, mon « sauveur », après avoir dételé, remis chevaux et voiture, vint me trouver. La figure rayonnante, en me disant :

— Dites-voir, commis ! Quand vous aurez encore besoin de moi, pour des courses comme ça, je me recommande. F. Wælfli.

CECI ENTRE NOUS

AH ! c'est vous, cousine Julie ? que vous êtes pourtant gentille de venir me faire une visite !

— Oui, c'est moi ! Voyez, je n'y tenais plus ; il fallait absolument que je fisse une petite sortie. Etes-vous comme moi ? cette neige vous donne-t-elle aussi l'ennui ?... Je n'ai aucune idée d'avoir passé un hiver aussi désagréable. Les hommes ne font qu'aller et venir par les portes sans seulement se donner la peine d'essuyer leurs socques, ce qui fait que la chambre a toujours l'air sale et en désordre !

Il n'y a que mon vieux qui ne m'apporte pas de neige, car il est trop frileux pour mettre le nez dehors ; mais je crois que c'est encore lui qui me va le plus sur les nerfs. Toute la journée il est là, appuyé contre le fourneau, et la pipe à la

bouche. Cette fumée me remplit l'estomac ; et de voir cet homme toujours là, devant mes yeux, on ne saurait se figurer le noir que ça me donne !

Aussi j'ai pensé après-midi : prends ton ouvrage et va un peu chez la cousine qui doit être seule, car son mari n'est pas toute la journée collé au fourneau, lui !

— Oh ! pour cela, ce n'est pas le mien qui m'ennuie par la maison ; il aime si tellement jouer aux cartes et bavarder que, sitôt hors de table, il retourne faire une partie. Je comprends bien qu'il ne se plaise guère avec moi, parce que tout ce qu'il me dit m'intéresse si peu que je ne lui réponds jamais rien, à lui qui ne peut pas rester la bouche fermée.

— Oui, il aime assez causer, le cousin ; ce n'est pas un vieux pottu comme le mien... A propos, pendant que j'y pense, et c'est aussi un peu ce qui m'a fait venir, avez-vous entendu parler de la Rosalie P... ?

— Eh bien ! non ; personne ne m'en a rien dit !

— Alors, si vous me promettez de n'en souffler mot à âme qui vive, je veux vous apprendre une chose qu'on m'a confiée en grand secret. Il paraît qu'elle va se remarier. Vous ne devinez jamais avec qui, un vrai rien du tout !

— Est-ce possible ? est-ce qu'une femme qui en a tant vu avec son premier mari peut avoir l'idée d'en prendre un second ? Mais ces veuves sont toujours les mêmes ; elles ne sont pas plutôt tranquilles qu'elles meurent d'envie de se remettre la corde au cou... Il faut que la Rosalie ait perdu la tête ; elle est presque de notre âge et elle se remet à s'amouracher ! Ah ! ce n'est pas nous qui nous laisserions tenter par qui que ce soit si nous venions à perdre nos hommes, qu'en dites-vous, cousine ?

— Pour ce qui est de ça, personne ne pourrait me décider à dire « oui » une seconde fois ! Mais pour en revenir à cette Rosalie, croyez-vous qu'elle va faire parler les gens ! Et puis, cousine, ceci entre nous, s'il vous plaît, il y aura bientôt sur le tapis une autre histoire sur le compte de la fille à Jean-Louis !...

— Dites-moi vite ce qui en est ! Que vous êtes pourtant heureuse, vous savez toujours tous les nouveaux !

— Eh bien, la chose est encore un peu cachée ; je n'en ai entendu parler que par la grosse Louise. Personne ne le lui avait dit, mais elle se doute de l'affaire et quand elle a quelque chose dans l'idée, on peut être sûr qu'elle ne se trompe pas. Mais vous savez, cousine, il vaut mieux se taire pour le moment ; tout cela veut assez venir au jour.

— Mon té oui ; d'ailleurs on n'a que des désagréments pour le moindre mot qu'on prononce ; je l'ai bien vu avec ce que vous m'aviez raconté du garçon à la laitière. Il paraît que, sans penser à mal, j'ai eu le malheur de le répéter à quelqu'un qui s'est dépêché d'aller le rendre à la mère. Depuis lors, elle ne me dit plus bonjour et regarde d'un autre côté lorsqu'elle me rencontre.

— A présent, il faut que je retourne à la maison ; c'est l'heure d'aller faire le café ; ce n'est pas que ça presse beaucoup, car l'ouvrage que font ces hommes ne peut pas leur donner bien de l'appétit.

Ah ! que le beau temps revienne vite ! il y a de quoi vous faire tomber malade de les voir traîner leurs sabots par la maison... Au revoir, cousine, je me sauve, sans cela mon vieux serait dans le cas de me reprocher que je suis sortie pour bavarder : avec ces êtres on peut s'attendre à tout... Mais ceci entre nous ; pas un mot à qui que ce soit de ce que nous avons dit !

— Soyez sans crainte, cousine ; c'est comme si c'était enterré.

Malentendu. — Le nouveau domestique, considérant avec satisfaction le hall d'une maison de la rue de la Paix, encombré de riches bibelots :

— Dans ma dernière place, tu sais, mon vieux, j'en prenais à mon aise.

Le prédecesseur. — Peut-être, mais ici ce n'est pas pareil : ils mettent tout sous clef.